

Philippe Berthier :
préface au *Père Goriot*
d'Honoré de Balzac,
Garnier-Flammarion, 1995,
ISBN 2080708260.

LE FESTIN DES ARAIGNÉES

L'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas
à quelqu'un qui n'en veut pas.

Lacan

Père et martyr, martyr parce que père, Goriot brille au firmament des figures mythiques comme l'incarnation du dévouement superlatif, de la dépossession absolue. Cet être purement oblatif, mis à mort par l'ingratitude de ceux (en l'occurrence celles) à qui il a tout donné, est explicitement présenté par Balzac comme un Christ dont l'amour inépuisable non seulement n'a pas été reconnu, mais lui a valu hostilité, abandon et la plus amère des agonies. Comme l'Autre, il est venu dans le (grand) monde, *et suae eum non receperunt*.

Cette lecture édifiante, qui suffirait à assurer au roman son succès auprès des cœurs sensibles et des âmes pieuses, éprises du sublime jusque (et surtout) dans ses échecs, nè résiste pourtant guère à un examen sans complaisance. Il ne s'agit pas de prendre systématiquement le contre-pied de l'interprétation traditionnelle, ni d'attaquer cette vache sacrée de la Paternité sacrificielle pour le plaisir de se singulariser, en prétendant, par exemple, que l'anti-Grandet parisien aime en réalité moins ses filles que l'avare saumu-

moi qui les ai faites, si elles étaient encore petites j'en ferais ce que je voudrais. Cette victime enthousiaste du devoir paternel rappelle impérieusement ses droits, s'indigne de les voir ignorés. Au lieu de donner à fonds perdus, pour rien, il compte bien être payé de retour ; son fétichisme (tout ce qui a touché ses filles est aussitôt sacralisé), son masochisme (quelle volupté d'être piétiné par Elles !) s'avouent comme des arrhes sur un remboursement qui, malgré l'apparence, est inflexiblement exigé. La férocité avec laquelle il menace de s'en prendre à quiconque ferait du mal à ses trésors (il est prêt à tuer, guillotiner, brûler à petit feu, déchiqueter, dévorer...) en dit long sur la violence de son instinct de survie prédatrice et ogresque. Ce pélican est un vampire ¹.

L'aberrante éducation qu'il a dispensée à ces demoiselles, dont il reconnaîtra trop tard le mal-fondé, et dont le socle pédagogique, si l'on ose dire, consiste tout simplement à ne rien leur refuser, ne peut que préparer sa propre élimination. Il conviendra sur son lit de mort qu'en étant trop père, il n'a pas été père du tout : prêt à « s'avilir » pour Nasie et Fifine, livré à la « corruption » d'une irresponsable facilité, il a démissionné, renoncé à toute autorité et par là même privé ses filles de la ferme instance, du repère solide dont toute jeune personnalité a besoin pour pouvoir se constituer sainement. Dérégulé lui-même, ce maniaque qui, sous son abnégation, camoufle un impérialisme jamais repu, ne peut bien entendu que dérégler ses enfants, qui héritent non seulement de son argent, mais surtout de sa nature carnassière et perverse : de leur propre aveu, elles l'ont « égorgé ». Mais les parricides répétés dont elles se rendent coupables ont été en quelque sorte programmés par l'assassiné lui-même. Tout se passe comme si Goriot avait organisé son meurtre, armé ses bourrelles, par inconscience, défaillance fondamentale, incapacité d'endosser sans

1. Cf. l'article de Nicole Mozet, *Le Magazine littéraire*, juillet-août 1989.

équivoque le statut qui est le sien dans l'ordre familial. Ayant d'emblée tout mélangé dans le cadastre clair qui devrait assigner à chacun sa place et son rôle dans l'économie du désir (et dans l'économie tout court...), ce grand cannibale d'affection est lui-même logiquement bientôt cannibalisé. Etreignant Delphine, il ne peut que lui faire mal ; pleurant son père, celle-ci ne peut que penser : je serai laide au bal. Si, comme il le constatera finalement, ses filles auront été son « vice », celles-ci chassent de race et, à un amour scandaleusement mal entendu, ne pouvaient répondre que par une scandaleuse indifférence. Dans cette perspective, il est trop facile d'incriminer les gendres, boucs émissaires tout désignés, qui n'auraient rien de plus pressé que de détourner de leurs pères, après les avoir plumés, les filles qu'ils épousent. Delphine et Anastasie reprochent à Goriot de les avoir mal mariées. C'est injuste, évidemment : elles ont les maris qu'elles méritent, ceux qu'appellent les goûts que leur père a amoureuxment cajolés. Lorsque Balzac nous explique que Goriot, par ignorance et sentiment, est en révolte contre les lois sociales, il veut moins le dégrever de sa responsabilité (écrasante) que souligner ce qu'a d'anarchique en soi toute grande énergie libidinale ; et c'est bien en cela que, malgré tout ce qui les sépare, Goriot communique souterrainement avec Vautrin : pour ses filles, il braquerait une banque, risquerait le bagne, parce que, comme lui, c'est un « homme à passions ».

Quant à la comparaison récurrente avec Dieu, elle ne devrait tromper personne. En s'identifiant complètement avec lui, celui que Bianchon qualifie ironiquement de « Père éternel », mais qui est surtout un père abusif, soucieux d'occuper tout le terrain et de se rendre indispensable (c'est-à-dire odieux) par la profusion même de ses dons, oublie que l'amour divin est un amour en général discret, plein de tact et de patience, et par-dessus tout respectueux de l'autonomie de ceux à qui il se propose. L'amour de Goriot, accablant par son excès, et toujours proche du chan-

tage (Vois combien je t'aime ! Aime-moi autant, ou tu es un monstre), est à peu près le contraire. S'il a été « un dieu » pour ses filles, ce n'était pas un dieu libérateur. Les émouvantes exclamations visant à s'auto-ériger en Donateur indépassable (« Le cœur, tout est là ! ») occultent surtout le mauvais usage qu'il a fait d'une abondance affective mal régulée et mal orientée. Faut-il vraiment plaindre Goriot ? Il est évidemment pénible d'être considéré par ses filles comme une tache de cambouis maculant leur salon, mais il a tout fait pour être ce cambouis-là. Loin de trahir leur papa, Delphine et Anastasie restent parfaitement fidèles à son exemple, à ses leçons : puisqu'il s'est dégradé lui-même devant elles et pour elles, comment pourraient-elles lui rendre sa dignité ? Bien entendu, il n'est pas beau qu'Anastasie trouve puante la main de son père (celle-là même qui va signer l'endos qui la sauve) : mais à chacun ses passions. Nasie se ruine pour M. de Trailles. Goriot se ruine pour Nasie. Supplice, certes. Puissant assouvissement aussi. En imaginant de faire mourir le Père humilié dans une ultime illusion — « Mes anges ! » s'écrie-t-il, en saisissant les têtes d'Eugène et de Bianchon, qu'il prend pour celles de ses filles revenues à son chevet —, Balzac nous paraît moins lui accorder une grâce suprême qu'illustrer jusqu'au bout, et non sans cette note de grotesque dont s'accompagnent toujours les vraies tragédies, un radical et catastrophique fourvoisement.

*

* *

Ne pas se fourvoyer, mais viser d'emblée au but sans dévier de la trajectoire (qui conduit d'un ruineux manoir des Charentes au cœur du triangle d'or du Faubourg Saint-Germain), c'est l'ambition de Rastignac, qui, malgré ses « langes encore tachés de vertu » (*dixit* Vautrin) et ses délicatesses de pied-tendre — rapidement endurci —, est bien décidé, et dès le début, à « pressurer la société ». Lui aussi s'ali-

mente des autres : la famille, là-bas, se saigne aux quatre veines pour donner toutes ses chances au brillant poulain sur lequel elle a tout misé. Avec ces sacrifices lointains, si pauvres, si utiles (au moins dans les débuts), et surtout si touchants, Balzac ménage une profondeur de résonance qui, jusque dans les moelles de la province profonde, fait vibrer les échos de la lutte menée à Paris par l'apprenti parvenu. Lequel, sans états d'âme excessifs, n'a qu'une hâte : se débarrasser de son pucelage moral (bien plus encombrant que le physique) pour entrer lui aussi dans la danse, prendre part au grand jeu, réclamer son lot de butin. Mère et sœurs, si aimantes, si pures, se privent du superflu, et presque du nécessaire, pour permettre à leur jeune pirate de monter à l'abordage des maisons opulentes, de faire la traite des femmes, de pêcher la fortune dans les flots tumultueux de la capitale. Il faut rendre à ces métaphores fibustières leur cynisme, leur mordant. Il est de bon ton de souligner, non sans émoi, la vulnérabilité d'Eugène, ses belles larmes de jeune homme. Mais ce sont là dernières loques d'une robe prétexte qu'il brûle d'enlever.

Comme il est doué, il ne lui faudra pas longtemps pour apprendre à déchiffrer et à parler « le Paris » (car Paris est une langue), à le maîtriser souverainement, pour en faire à la fois la cible et l'instrument de sa volonté de puissance. L'innocent sait admirablement manœuvrer. Il a beau repousser avec horreur (ou ce qui y ressemble) les maximes et combinaisons de Vautrin, rien n'en aura été perdu et. S'il refuse l'assassinat, c'est de justesse et il n'est guère regardant sur le choix de moyens moins expéditifs sans doute, mais qui ne valent pas beaucoup mieux au fond. Comme tout passionné selon Balzac, il est essentiellement jésuitique, et prompt à trouver avec sa conscience des accommodements. *Bildungsroman*, *Le Père Goriot*, bien entendu, et même l'un des plus forts qui soient, et il n'y a pas de doute que l'unité de l'œuvre, souvent mise en question, est là : dans les « initiations successives » d'un jeune homme à la vie, et à la vie contem-

poraine. Mais plutôt qu'à l'émouvant spectacle d'une chrysalide devenant papillon, nous assistons, comme dans un film *gore*, à la métamorphose maléfique d'un monstre naissant : le Chérubin a les dents longues (de plus en plus longues), de minute en minute il lui pousse griffes et crocs. Cet être intact, plein de bons sentiments, s'avère de la race des mantes religieuses : il ne fera aucun quartier.

Voyons-le, après quelques tâtonnements, jeter son dévolu sur Delphine de Nucingen, « mettre le mors » à sa bête. Aucun amour dans ce qui n'est d'abord expressément que calcul, comme au billard on médite un carambolage : gouverner cette femme, c'est gouverner son mari, avoir accès privilégié à l'un des plus superbes coffre-forts de la place, « faire sauter la banque », comme le dit crûment d'Ajuda —, comprenons : en sautant la banquière ¹. Cette « passion de commande », née non pas d'un quelconque entraînement, mais de l'analyse la plus *matter of fact* de la situation sur le terrain, s'arrangera bien sûr pour se déguiser sous de nobles, et risibles, auto-justifications (il l'aime parce qu'elle aime son père !), mais la gaze de ces draperies un peu trop transparentes ne saurait dissimuler l'obscénité du troc : de même que Nucingen permettra à sa femme de coucher avec Eugène pourvu qu'il puisse continuer à user de sa fortune pour spéculer en ruinant les pauvres, de même Eugène paie Delphine en lui procurant des satisfactions sexuelles qu'elle ignore et le sauf-conduit magique qui lui ouvrira les portes enchantées du Saint des Saints (l'hôtel de Beauséant) ; Delphine de son côté rétribue Eugène avec son corps et avec son argent ; Vautrin l'avait prédit : avec ses airs de vierge effarouchée, il finirait, lui aussi, par se faire entretenir comme un banal gigolo. Trafics en tous genres. Si quelque chose qui relève du cœur s'éveille en Eugène, ce sera seulement après la possession, dans la révéla-

1. Si l'on est révolté par cette vulgarité verbale, qu'on songe plutôt à la vulgarité bien pire, parce que *morale*, des enjeux dissimulés sous la brillance mondaine.

tion érotique partagée. Mais rien ne le sauvera de la profonde tristesse qu'il éprouve à se sentir acheté par Delphine, qui le munit des « armes de l'époque » : les corsaires ont remplacé les preux chevaliers. Il aime « égoïstement », nous dit Balzac. Mais l'adverbe est redondant. Dans le monde tel qu'il va, peut-on aimer autrement ?

Moins féminin que Lucien de Rubempré (avec qui Vautrin, dans *Illusions perdues* et *Splendeurs et misères des courtisanes*, essaiera de réussir ce qu'il a raté avec lui), Rastignac est tout autant que lui séductible par les blandices de la « vie exorbitante » qu'il découvre peu à peu ; il s'ouvre au luxe, dit Balzac, comme le dattier aux fécondantes poussières du printemps... La dramaturgie de la tentation joue à plein, mais malgré quelques épisodes renouvelés de l'antique (jusqu'à se croire poursuivi par les Erinnyes en plein Luxembourg), il tombera du côté où il penche dès l'origine, proie finalement consentante de la grande Loi du Désir, qui, aux yeux de Balzac, fait tourner à plein régime le moteur universel. *Libido agitat molem* : épigraphe possible de *La Comédie humaine*. L'apologue du mandarin de la Chine reprend une fois de plus la réflexion chère au romancier sur l'énergétique passionnelle, à la fois pouvoir et dépense, achèvement ontologique et potlatch mortel : « Un désir est un fait entièrement accompli dans notre volonté avant de l'être extérieurement » (*Louis Lambert*). A chaque instant, pour parvenir à sa réalisation, le désir détruit, et la vie, le monde, ne sont rien d'autre que l'enchevêtrement infini de ces jets homicides. On ne peut être qu'en tuant et en se tuant.

Au *trivium* d'où partent les chemins de l'Obéissance, de la Lutte et de la Révolte, Eugène n'hésite pas longtemps. Il descend dans l'arène, et ne se retournera pas sur la tombe de Goriot. Désormais en possession de ses moyens, le nouveau condottiere se jette dans la seule bataille qui vaille aujourd'hui : celle de la domination au sein d'un système entièrement fondé sur l'argent. Commencer son affrontement avec

la Société (la majuscule est de Balzac, et sied à cette Hydre de la mythologie dix-neuviémiste) par... un dîner chez la femme d'un financier aux procédés douteux, grâce à qui on rêve d'accrocher des millions, et dont, treize ans plus tard, une fois les ardeurs physiques refroidies, on épousera la fille, en dit long sur l'état délabré des valeurs (autres que boursières). *Ad augusta per angusta*, soit. Mais qu'y a-t-il encore d'auguste dans les années 1820 ? On a souvent qualifié de « grandiose » le défi final. On pourrait plutôt se demander si parler de *grandiose moderne* ne relève pas de l'oxymore, et du plus détonant.

★

★ ★

Si le grandiose existe, il n'est pas à chercher parmi ceux qui ne se proposent que d'emboîter le pas au troupeau, d'aller à la soupe comme tout le monde (et c'est bien ce qu'à sa manière, sous la bravade, ambitionne Eugène : tirer parti de la machine, en acceptant son fonctionnement). Vautrin, lui aussi, veut profiter de la nature, ou plutôt de la dé-nature des choses dans le monde comme il va, mais parce qu'il la refuse, de toute sa « rancune contre l'état social » : et la seule grandeur possible peut-être, qu'Eugène lui-même finira par reconnaître, est dans le *non* sauvage opposé à l'imposture institutionnelle. Vautrin a un compte à régler. C'est déjà un héros de Genet, auréolé du nimbe noir de l'homosexualité et du baigne, un irrécupérable qui, sous ses dehors bonhommes d'« Hercule farceur », cache des gouffres de ressentiment. Dans son rejet sarcastique de la fausse morale régnante, sa violence révèle une exigence éthique insatisfaite qui, ne prenant pas son parti du désordre établi, a choisi de le bafouer de l'intérieur même. Par une ironie « hénaurme », il finira chef de la police, lui le déviant absolu... S'honorant d'être disciple de Rousseau, il proteste contre les « profondes déceptions du contrat social » ; sa révolte est réfléchie, théorisée : il se dresse

seul contre le système — si c'est être seul que de commander une confrérie clandestine de dix mille compagnons, épars dans le corps social comme autant de virus sournoisement occupés à le détruire —, et prêts à tout pour lui. Armée secrète d'exclus et de rebelles, en guerre contre l'injustice des lois.

Nul n'est plus moraliste que l'amoral Vautrin, raillant la relativité des critères qui font absoudre ou condamner selon qu'on a voiture ou qu'on se crotte, dénudant faux-semblants et alibis, décapant jusqu'à l'os, dénonçant cette gangrène qui prétend donner des leçons de santé. Au fond de tout, et qui explique tout, tire les ficelles du bal des pantins, l'*ultima ratio* en quoi se résume le Sens universel et hors de quoi il n'est point de salut : la pièce d'or qui s'élève au-dessus du monde comme la nouvelle hostie, étend ses rayons de Saint-Sacrement des temps d'après la Révolution. Guizot pourtant n'a pas encore lancé son mot d'ordre, et tous déjà se ruent pour participer au festin de Balthazar. Mais aucune Main invisible ne trace plus sur les murs des condamnations prophétiques. Vautrin n'anathématise pas au nom de l'eschatologie. Il n'erre pas dans Ninive en prédisant qu'elle sera détruite. Il a pris mesure du mensonge et du cynisme universels, et décide de les battre sur leur propre terrain, par un mensonge et un cynisme plus ravageurs encore. Si l'on veut être le maître des marionnettes, il faut entrer à fond dans la baraque, ne pas se contenter des bagatelles de la porte, d'un voyeurisme timoré à travers les trous. Vautrin embrasse l'ensemble du spectacle, prend à bras le corps tous ses ressorts cachés, se hausse jusqu'à la stature de régisseur intégral de la Vie dans sa réalité concrète, et non dans les images humanistes qu'on en donne pour masquer les poids et poulies qui la font mouvoir derrière les toiles peintes du décor.

Vautrin, en somme, *a compris*. Ayant compris, il désire faire comprendre. Sa pédérastie est aussi, dans la meilleure tradition attique, une pédagogie. Ayant rencontré un *kaloskagathos* en la personne d'Eugène, il

entreprind de le déniaiser dans tous les sens du terme : le mettre dans son lit bien sûr, mais aussi et peut-être surtout lui confier le mot de l'énigme (Vautrin est sans cesse comparé au Sphinx), lui dévoiler la règle du jeu, lui faire partager sa vision d'un monde complètement *désillusionné*, le faire grandir, l'accoucher à l'adultéité. Son grand Sermon sous les tilleuls (ses *Béatitudes* à lui) est un morceau d'anthologie où se laisse lire, infernalement inversé, un scénario délibérément anti-évangélique, explicitement contre-chrétien : Jacques Collin (dont les initiales ne sont pas innocentes, et qui lui aussi sera trahi) se fait « pêcheur d'homme » — il « ferre » littéralement Rastignac —, remet les clefs du seul royaume d'ici-bas à ce nouveau Pierre et nouveau Thomas dont il prend la main pour la placer lui-même dans son flanc ursin ; il se fait le prédicateur d'une Bonne Nouvelle aux accents d'autant plus sataniques qu'elle prétend se conformer aux impénétrables décrets d'une Providence absurde, tuant à tort et à travers et faisant triompher le chaos. Puisque tout est truqué, que seule est récompensée l'adresse à se débarbouiller, que l'essence gît entièrement dans l'apparence, qu'il n'y a ni principes ni règles, mais seulement événements et circonstances, il ne reste qu'à agir en conséquence, à observer les mailles par lesquelles on peut se faufiler à travers le réseau d'un code détraqué, avec les lurons capables comme lui de se mettre au-dessus des frioleuses catégories du bien et du mal, telles que les définit le catéchisme mesquin et intéressé qu'on inculque aux bestiaux dont se compose l'écrasante majorité de l'espèce.

Et sans avoir la sottise de croire à quoi que ce soit : Talleyrand, avoué comme modèle, a méprisé assez l'humanité pour lui cracher autant de serments qu'elle lui en demandait. La force de Vautrin tient aussi à ce qu'il ne déclame pas, ne vitupère pas, ne monte pas sur ses grands chevaux pour stigmatiser déchéance et pourriture. Il enregistre : c'est comme ça, ça a toujours été comme ça, et ça ne sera jamais autrement.

En un langage moins râblé et plus économe, Mme de Beauséant n'avait pas expliqué autre chose à Eugène. Le noble faubourg et Toulon sont d'accord : l'homme ne peut être changé. Dont acte. Parvenu à ce balcon (« je vis dans une sphère plus élevée que les autres hommes » ; Mme de Beauséant elle aussi avait dit : le monde est un borbier, tâchons de rester sur les hauteurs) d'où il surplombe les agitations browniennes dont il a parfaitement percé les mobiles, Vautrin le masqué, le démasqueur, peut s'abandonner à un rire supérieur, muet, froid, *blanc* pourrait-on dire, nietzschéen en ce sens qu'il est vraiment celui de l'homme qui écraserait comme punaises les *crapoussins* (« le siècle est mou »), à qui tout est transparent (« connu ! connu ! »), et qui s'égalé à Dieu. « Je suis tout », déclare-t-il avec la plus énergique des simplicités.

C'est après avoir procédé à une impitoyable analyse du réel, passé aux rayons x, scannérisé sans faiblesse, que Vautrin, ce « féroce théoricien », en est arrivé à ce Credo anarchique où Balzac donne au caïnisme de Byron et de Maturin une portée politique, une application sociale dévastatrices et inconnues avant lui. Il veut qu'Eugène vienne à lui par raison, et non par besoin, rejoindre la fratrie thébaine de ceux qui, sur les décombres des valeurs, se sont sacrés rois eux-mêmes, affirment la seule primauté et l'unique authenticité du Moi souverain. Faustien, bien entendu, le pacte qu'il lui propose : lui et ses amis s'exténueront pour complaire à leur enfant gâté, à leur « Benjamin », le réseau sera entièrement mobilisé pour lui « réduire la civilisation en ambroisie ». La condition, l'encore candide Eliacin ne la devinera que dans une allusion venimeuse de la Michonneau qui, en ancienne professionnelle du sexe, sait qu'on n'a jamais rien sans rien. Mais l'homosexualité de Vautrin, symptôme transgressif et provocateur bien entendu, vaut surtout par l'idéal qu'il manifeste chez quelqu'un dont le principal souci semble au contraire de crever les baudruches idéalistes. Vautrin le dit lui-même : comme Gobseck, mais par d'autres voies, il est un

poète sans écriture. Poétique, son rêve nègre et sudiste d'existence patriarcale loin de la foire d'empoigne du Vieux Monde. Poétique surtout, son lancinant fantasme de couple viril inspiré d'Otway (le bagnard a beaucoup de lecture...), qui lui arrache des accents d'une tendresse insoupçonnée, un lyrisme de l'offrande dont le père Goriot n'a pas l'apanage. Ce taureau a des délicatesses de femme, ce volcan des grâces de fleur lorsqu'il s'agit de sentiment, car il ne vit « que par les sentiments ». N'est-ce pas d'ailleurs « par sentiment » qu'il a pris sur lui le crime d'un autre — un « beau jeune homme qu'il aimait beaucoup » — et purgé sa peine à sa place ? Dévouement digne d'un Plutarque sodomite qui, jusque dans l'amour qui n'ose pas dire son nom, témoigne d'une vocation au sublime. Que ces trésors *d'agapè* soient aussi, constitutivement, des emprises d'*eros* est évident de reste, et c'est dans ce clair-obscur mouvant que se donne à interroger toute la complexité d'un personnage impossible à enfermer dans des formules univoques, et qu'illuminent des feux contrastés.

Ce qui fait de Vautrin une instance démoniaque, ce n'est pas tant sa sexualité « anormale » (abordée d'ailleurs par Balzac avec une méritoire absence de préjugés) que son discours de la Tentation (accepte le meurtre du fils Taillefer, et tu épouseras Victorine devenue millionnaire), la pression qu'il exerce sur une âme où le désert croît, mais qui préserve encore quelque oasis de fraîcheur et se débat entre la violence de ses appétits démuselés par Paris et les réticences de ses scrupules d'enfant provincial. Éternelle chorégraphie de l'archange luciférien, fascination de l'immémorial Serpent, dont cet homme « éminemment magnétique » a endossé la défroque. « Vous seriez une belle proie pour le diable » : c'est se désigner lui-même, avec ce qu'il sied de gouaille afin de suggérer que le diable n'est pas si terrible, qu'il est bon diable au fond... Mais aussi inviter à se pencher sur ces « vastes sentiments concentrés que les sots appellent des vices ». Vicieux, Vautrin ? Ni plus ni moins que l'exemplaire Goriot, parangon de vertu et

pourtant épris de ses filles avec la démente dont seules sont créditées d'ordinaire les passions interdites. Tout jugement moral manichéen s'invalide face à cet « infernal génie » dont l'épiphanie, en pleine pension bourgeoise « des deux sexes et autres », explose brusquement comme une bourrasque d'horreur sacrée et qui, dans la modernité développée et progressiste, fait retentir le cri archaïque du refoulé : la nation farouche des galériens, le peuple brutal et souple traînant son boulet, parqué dans les chiourmes, mais qui, comme le proclame fièrement leur porte-parole, a moins d'infamie sur l'épaule que les « honnêtes gens » n'en ont dans le cœur.

Les barbares sont parmi nous.

*
* *

Paris-jungle, Paris-savane où des Illinois, des Hurons en cravate et haut de forme partent sur le sentier de la guerre et tendent à leurs adversaires des pièges implacables, Paris-labyrinthe, Paris-océan, roulant dans ses abysses perles et Léviathans, Paris-cratère, Paris-champ de bataille... En se demandant si son roman sera compris en dehors de Paris, Balzac, loin d'en limiter la portée, d'en circonscrire la pertinence, affirme qu'il se place au centre même d'une analyse sur le « pêle-mêle de la civilisation », dont il offre à la fois l'emblème et le creuset, dans une vision qui passera intégralement chez Baudelaire (« je t'aime, ô capitale infâme... ») et bien d'autres, avec la mélancolie inhérente au capharnaüm, au bazar, au brassage jamais en repos d'une humanité hétéroclite, travaillée d'obscurs ferments, tracassée d'envies incessantes, poursuivant dans la hâte et la confusion des chimères toujours évanouies et toujours renaissantes, chassant son gibier et elle-même chassée, traquée par son propre inassouvissement, bouillonnant fiévreusement et s'évaporant sous l'indifférence d'un ciel fumeux déserté par le divin (pas un mot, dans *Le Père Goriot*,

qui renvoie à quelque espérance ou consolation métaphysique). Paris-chancré s'autodétruisant de sa monstrueuse prolifération, sécrétant par l'exacerbation même de son affolant vouloir-vivre, l'intensité de sa production désirante, les poisons et métastases qui le vouent à la morbidité. Pour suggérer l'atrocité splendide de la Ville dix-neuviémiste, Balzac retrouve le frisson dantesque devant la *Città dolente*, et sur cette « vallée de plâtras, souffrante, illustre, agitée », passe comme le reflet d'un Josaphat sans résurrection. C'est tout Paris qui est embrassé par le roman, depuis le quartier « horrible, inconnu » du faubourg Saint-Marceau, dont le silence, l'abandon, le décati catacombal semblent endeuillés par cette tristesse gélatineuse qui suintera encore des clichés d'Atget ou de Marville, jusqu'à cette ruche superbe, entre colonne Vendôme et Invalides, dont le regard final de Rastignac, depuis les hauteurs du Père-Lachaise, pompe rêveusement le miel au crépuscule, en passant par l'excitation juvénile, les bouffées de joie et les accès de découragement qui sont comme le biotope du quartier Latin : « Quiconque n'a pas vécu entre la rue Saint-Jacques et la rue des Saints-Pères ignore tout de la vie humaine ! » Plexus solaire et centre nerveux, phare dispensant ses rayons mais aussi flamme avide brûlant les phalènes, Baal s'engraissant de la jeunesse montée des extrémités du pays pour consommer dans la fournaise ses talents et ses forces, convoquée par l'intuable mirage de la réussite et du pouvoir. Paris en permanente gésine et genèse, Paris-Chaos, Paris-Tout...

Que la civilisation, ou ce qu'on appelle ainsi, soit essentiellement maelström d'énergies giclant en tous sens, débordage désordonné, irrépressible, d'une vapeur qui fait aveuglément avancer une machine haletante, emportée par son propre mouvement, Balzac l'indique assez en la comparant à ce char processionnel qui, dans la cité indienne de Jaggernaut, broie sur son passage les fidèles venus avec ivresse se jeter sous ses roues dans l'espoir du salut. Telle est l'Idole moderne, à laquelle tout le monde sacrifie, et

qui réclame son tribut : il n'est personne qui, peu ou prou, ne s'offre à l'écrasement extatique par cette divinité cruelle ; le triomphe s'achète par la mort, souvent du corps, toujours de l'âme, au sein d'un carnage généralisé. Au-delà des brillantes arabesques qui, au premier plan attirent tous les yeux, c'est bien le tourment qui fait le fond du tableau ; sous les roulades lumineuses du plaisir, une basse continue, obstinée, fait entendre un inapaisable lamento. Tandis que dansent ses filles, couvertes de diamants hypothéqués et de fleurs vite fanées, Goriot râle sur son grabat : Paris joue le *Dies irae* et Rossini en même temps. Symphonie fantastique, où Bal et Gibet se pénètrent et s'imbriquent, s'avouent ensemble comme la vérité paradoxale et incompréhensible l'un de l'autre. Non pas juxtaposition, collage, mais superposition d'une multiplicité de partitions contradictoires, exécutées à la fois, dans une cacophonie qui est la musique même du présent, incohérente, mixée, interférant sans cesse avec elle-même, s'autoparasitant, la seule capable d'exprimer l'inextricable métissage d'aspirations individuelles lâchées en pleine liberté, légitimées par les nouveaux droits ouverts sans frein à l'expansion du Moi.

Dans le morne jardinet de la veuve Vauquer, une statue écaillée de l'Amour rappelle que ce gamin qui saccage tout sur son passage n'excepte personne de son empire, courbe chacun sous ses lois, aussi bien les épaves échouées chez cette Calypso de brocante que les ornements en vue du gratin. L'un des traits les plus puissants du *Père Goriot* est sans doute de montrer à quel point sont vaines les barrières pourtant infranchissables qui séparent entre eux les différents Paris de Paris : toutes ces monades étanches les unes aux autres et sans aucune porosité partagent en réalité la même misère, boivent la même lie dans le même calice, parce que l'être humain est partout aussi inconscient, égoïste, frivole et jouisseur et, quand, par exception, il ne l'est pas, solitaire et malheureux. Les femmes sont glamment assassinées par leurs amants

aussi bien à la chaussée d'Antin que chez les aristocrates, l'or et le sexe entraînent sans distinction de caste dans leur vortex emballé ; dans les plus élégants hôtels comme dans les garnis miteux, ce ne sont que « drames cachés, muets, glacés, continus ». Ce qui n'empêche pas tous ces malades, comme le dira Baudelaire, de souhaiter ardemment changer de lit, dans la folle illusion sinon de guérir, du moins de bénéficier d'un soulagement, voire d'un supplément d'être. *Trahit sua quemque voluptas* : pas d'autre maxime que ce vieil adage des grammairies latines, à la fois état de fait et programme. Pour arborer une robe lamée, on éventrerait sa mère, on marcherait sur le corps de son père ; pour gagner son billet d'entrée dans un prestigieux salon où l'on n'est pas reçu, on laperait la boue de la rue ; pour une nuit d'amour, on ruinerait des orphelins ; pour obtenir ce à quoi l'on aspire, on se sert des autres comme de chevaux à crever sous soi. Au-delà des solidarités qui lient entre elles les diverses micro-sociétés qui constituent la Société, c'est l'atomisation qui frappe dans ce monde où, finalement, on reste claquemuré dans la désolation impartageable de son désir, de son destin. Goriot meurt, échafaudant des plans, rêvant d'Odessa : mais c'est l'heure du dîner, la soupe va refroidir ; Mme de Beauséant succombant symboliquement devant tout Paris assemblé, n'est pas moins seule que le vieux vermicellier. Mme de Restaud n'a personne ; la duchesse de Langeais non plus ; Delphine de Nucingen a Rastignac : mais sur des bases si équivoques qu'on se demande si elle l'a vraiment. Vautrin est reparti pour le bagne, une fois encore dépareillé. Goriot aurait voulu avoir Victorine pour fille, Victorine aurait voulu avoir Goriot pour père. Maldonne générale. La bonté, lorsqu'elle existe, se trompe d'adresse ou reste impuissante. Bianchon travaille et n'attend rien de personne : le seul peut-être dans le vrai.

Rastignac a le vent en poupe, mais a trop vu le dessous des cartes pour avoir désormais le cœur léger. Horrifiée par le cadavre découvert sous les pierreries,

cette tête charmante est passagèrement traversée d'inquiétudes philosophiques ; il y a un Dieu, et il nous a fait après la mort une existence meilleure, ou notre terre est un non-sens. Déjà Goriot l'avait constaté avec reproche : « Mon Dieu, comme ton monde est mal arrangé ! » Et pourtant il faut bien s'en arranger. Eugène professe que les belles âmes ne peuvent y rester longtemps. Mais lui-même s'y installe, et fort douillettement : tout le monde n'est pas fait pour la Grande Chartreuse. Quiconque ne se met pas radicalement hors jeu est peu ou prou complice de cet enfer du désir qu'est la vie. Vautrin en avait ironiquement énoncé le premier et le seul commandement : mangez-vous les uns les autres comme araignées dans un pot. Traité des passions, *Le Père Goriot* plonge en plein dans la mêlée, mais sans « morale ». Goriot et Vautrin sont des monstres chacun dans son genre, mais de braves gens tout de même, ainsi qu'en juge le chœur ancillaire de la pension. Les filles ingrates sont aussi les victimes de ce que la société a fait du mariage. *All is true*, ce qu'on peut traduire par : rien n'est simple. Balzac n'en pense pas moins, mais n'édulcore pas, ne choisit pas, s'immerge avec une jubilation amère dans le monde et « son obscure, abominable et superbe totalité ¹ ».

Philippe BERTHIER.

1. Dominique Rolin, *Trente ans d'amour fou*.

HISTOIRE DU TEXTE

Le Père Goriot, dont le manuscrit est conservé à l'Institut, dans la collection Lovenjoul, a été commencé à Saché en septembre 1834, puis rédigé rapidement, pour l'essentiel à Paris, en octobre et novembre. Il a d'abord paru en feuilleton dans la *Revue de Paris*, en quatre livraisons (14 et 28 décembre 1834, 25 janvier et 11 février 1835).

L'édition originale sortit en mars 1835 chez Werdet (deux volumes in-8°). La Préface ne fut mise à la disposition des lecteurs que quelques jours après la publication. L'ouvrage est divisé en sept « chapitres » : I. UNE PENSION BOURGEOISE. II. LES DEUX VISITES. III. L'ENTRÉE DANS LE MONDE. IV. L'ENTRÉE DANS LE MONDE (suite). V. TROMPE-LA-MORT. VI. LES DEUX FILLES. VII. LA MORT DU PÈRE. Tirage à 1 200 exemplaires, et succès immédiat.

En mai, Werdet donne une seconde édition, où ne figurent plus que quatre faux-titres : UNE PENSION BOURGEOISE. L'ENTRÉE DANS LE MONDE. TROMPE-LA-MORT. LA MORT DU PÈRE.

En 1839, Balzac publia chez Charpentier, en un volume in-12, une nouvelle édition « revue et corrigée ». Plus de préface ni de divisions. Un second tirage eut lieu en 1840.

En 1843, *Le Père Goriot* entre dans l'édition Furne

de *La Comédie humaine*, tome IX, parmi les *Scènes de la vie parisienne*. Le texte a été revu, la dédicace ajoutée. Deux années plus tard, Balzac exprima l'intention de faire passer le roman dans les *Scènes de la vie privée*.